

Avertissement

Ce livre est à strictement parler d'ordre *mathématique* : composé de textes écrits et remaniés pour la plupart entre 1990, environ, et ces derniers mois, il retrace l'histoire d'un « apprentissage » ou l'expérience d'une progressive – et parfois difficile – compréhension. Issus, l'un comme l'autre – l'apprentissage et l'expérience –, de travaux antérieurs (notamment *La Fiction du politique*¹) et par conséquent, puisque l'obstination est patente, d'une question tenace et elle-même au fond douloureuse, tant, s'agissant de Heidegger (puisque c'est toujours de lui, ou presque, qu'il se sera agi dans la part de mon activité qu'on peut considérer comme « philosophique »), elle entamait gravement une admiration qui pourtant, dans le même temps, n'en demeurait pas moins indemne – comme par l'effet d'une étrange « schizophrénie » dont l'origine et la persistance

1. Paris, Christian Bourgois, coll. « Détroits », 1987.

n'ont pas cessé jusqu'à présent de me troubler. Pour le moins.

Initialement, la question était : pourquoi l'engagement politique si scandaleux de Heidegger à l'époque du nazisme, et *dans* le nazisme ? Elle s'est progressivement transformée en celle-ci : pourquoi est-ce au fond une certaine idée de l'Histoire, et par conséquent de l'art, qui a, de plus en plus explicitement, autorisé et fondé cet engagement ? Elle a fini en conséquence par se formuler ainsi : pourquoi l'interprétation de la poésie par Heidegger, étant de fait admis que l'art est à ses yeux essentiellement Poème, est-elle à ce point scandaleuse ? Ce qui, on le saisit immédiatement, la fait porter, cette question, au-delà des strictes limites dudit « engagement politique » (de l'appartenance au Parti entre 1933 et 1945, si l'on veut) ou du moins en projette l'ombre sur l'œuvre entière, jusqu'à son achèvement.

D'une certaine manière : c'est tout.

Un dernier mot cependant : sinon, ce serait tout de même un peu court.

Le volume ainsi présenté – un recueil de conférences, en somme – ne prétend nullement offrir un traitement exhaustif de la question, dès longtemps rebattue : Heidegger et la poésie. Rien n'est ici « couvert ».

D'une part, c'est essentiellement le commentaire de Hölderlin qui, pour de multiples raisons non exclusivement « philosophiques » liées à certaines de mes activités (traduction, travail théâtral, etc.), aura retenu mon attention. Je ne reviens pratiquement pas, par exemple, sur la

lecture de George ni surtout sur celle de Trakl, que Jacques Derrida a si rigoureusement et si justement située.

D'autre part, c'est délibérément que j'ai écarté de ce livre l'esquisse d'une analyse « sévère » de quelque deux ou trois pages, extorquées tardivement à Heidegger, sur Rimbaud. L'un des rares lieux, pourtant, où Heidegger – ce qui ne peut manquer d'être révélateur – se sera risqué à commenter, serait-ce furtivement, un texte dont la langue ne fût ni le grec ni l'allemand (pas même le latin). Ce commentaire, en effet très risqué (de même que l'écriture et la publication de certains « poèmes » ou tel échange des années ultimes avec René Char), exige un tout autre traitement et viendra, si rien n'entrave le cours des choses, à son heure.

Enfin, bien que je m'y sois risqué une ou deux fois, je n'aborde pas ici, directement, la question de la « religion » de Heidegger ; ou, puisque Heidegger, selon une ferme tradition établie depuis la Réforme, aura toujours récusé le mot comme le concept (jugés trop exclusivement « romains » ou « latins »), la question de la « sacralité » à venir, pourtant tout entière élaborée à partir de la lecture de Hölderlin et indissociable du trajet étrangement « politique » que celle-ci ne cesse au fond de conduire. Contester la contestation heideggérienne de la « religion », selon *toutes* ses implications politiques, me paraît encore une tâche indispensable. Mais on ne peut guère s'en acquitter en quelques pages, encore moins sous forme de *post-scriptum*.

Mars 2002